

La côte d'Afrique orientale et les Comores

Fidel T. Masao et Henry W. Mutoro

L'objet du présent chapitre est de tenter de reconsidérer l'histoire de la côte orientale de l'Afrique et des Comores, appelées ci-après, pour simplifier les choses, la côte orientale de l'Afrique et ses abords, entre le VII^e et le XI^e siècle de l'ère chrétienne.

Cette démarche vise à corriger le tableau erroné brossé par les historiens et/ou les archéologues de l'école de pensée coloniale qui, se fondant sur des sources externes et s'appuyant sur des données incomplètes ou de simples rumeurs, ont présenté une synthèse qui n'est, dans la plupart des cas, que l'histoire des commerçants et des colonisateurs étrangers, considérés comme étant à l'origine de la civilisation de la côte. Certes, ceux-ci ont joué un rôle aux premiers temps de l'histoire de la côte orientale de l'Afrique, mais qu'ils aient contribué à l'évolution qui s'est alors produite ne signifie nullement qu'ils en ont été le moteur. Les découvertes récentes qui ne cessent d'être mises au jour grâce à des recherches systématiques fondées sur des méthodes scientifiques et techniques nouvelles dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire, de l'ethnographie, etc.¹, outre qu'elles enrichissent la base de données dont nous disposons, établissent peu à peu avec certitude que l'histoire de la côte orientale de l'Afrique et ses abords est l'histoire des populations autochtones d'Afrique et de leur interaction avec l'environnement.

1. Les auteurs du présent chapitre ont notamment à l'esprit les travaux suivants: J. de V. Allen, 1982; M. Horton, 1981; H. W. Mutoro, 1979, 1982*b*.

Données géographiques

La côte orientale de l'Afrique et ses abords désigne, dans le présent contexte, la bande de terre s'étendant approximativement entre les 38° et 50° de longitude est et entre le 11° de latitude nord et le 25° de latitude sud, délimitée au nord par les côtes et la Somalie et au sud par le Mozambique. Toute la région connaît un climat de moussons qui, d'une façon ou d'une autre, a influé sur le développement historique des communautés côtières. La plus grande partie de cette zone, à l'exception du nord du Kenya et de la Somalie, bénéficie d'une bonne pluviosité et de sols fertiles favorables aux activités agricoles. Par souci de simplification, il convient de distinguer trois grandes zones écologiques et géographiques: les îles (Lamu, Paté, Manda, Aldabra, les Comores, etc.), la péninsule et l'hinterland. Ces zones se caractérisent par des vestiges d'établissements humains qui proviennent très probablement, en raison de leur originalité culturelle, d'une population africaine autochtone. La trace matérielle de ces vestiges, aujourd'hui abandonnés, offre encore un aspect général ruiniforme à la surface du sol, repérable sur des photographies aériennes et des cartes topographiques. Pour ceux de ces établissements qui n'étaient pas permanents, l'existence en a été révélée par la présence de cavités décelables à partir des archives archéologiques, ou encore par de hauts monticules entourés d'un tapis végétal, soit haut et dense, soit bas et clairsemé.

Bien que les zones écologiques dans lesquelles ces peuplements étaient situés se distinguent à l'heure actuelle par la pauvreté de leur couverture végétale et la faible densité de leur faune, les restes de pollen fossilisé et d'ossements qui y ont été trouvés suffisent amplement à prouver qu'il n'en a pas été ainsi pendant les années de formation au cours desquelles ces zones se sont peuplées. Les systèmes estuariens sur lesquels sont implantés des établissements insulaires tels que Lamu, Manda, Paté, Shanga, etc., qui étaient entourés de denses forêts de palétuviers offrant aux autochtones à la fois sécurité, abri et gains (revenus de la vente de pieux de palétuviers), sont aujourd'hui dans un état de délabrement presque complet. De même, ce qui demeure de la péninsule le long de la zone côtière, sur laquelle étaient situés des établissements tels que Gedi, Mwana, Ntwapa, etc., est une courte formation d'arbrisseaux épineux faisant place, par endroits, à une prairie boisée humide, restes sans nul doute d'anciennes forêts ou bois denses, comparables à ce que sont aujourd'hui les forêts kaya de l'arrière-pays. L'écosystème de l'hinterland, caractérisé par les peuplements kaya, est sans doute le seul exemple actuel de ce qu'il fut au cours de la période où la région considérée a commencé à se peupler. A la lisière de la forêt kaya s'étend une savane maigre qui dégénère dans le Tary en une végétation désertique, laquelle apporte aujourd'hui leur subsistance aux Waata qui vivent de la cueillette et de la chasse, et aux pasteurs kwavi.

C'est dans ces zones écologiques que sont apparus les peuplements de la zone côtière orientale et la civilisation correspondante, et à partir de là qu'ils ont ensuite tissé des liens étroits entre toute cette région et les

vastes territoires situés au-delà. Ces établissements — Midzi ou Miji (villes, cités) — couvraient jusqu'à 50 hectares à l'apogée de leur puissance et de leur gloire². Cependant au fil du temps, ils connurent un lent déclin puis furent abandonnés à la nature par leurs occupants. Ruines et monuments appartenant à ces peuplements sont encore visibles un peu partout dans la région étudiée et un examen attentif de leur répartition et de leur emplacement géographique, joint à l'étude des récentes découvertes archéologiques, montre indéniablement qu'une interaction sociale constante s'était établie entre ces populations et les peuples voisins. Il est donc nécessaire, afin de reconstituer l'histoire de ces sociétés, de se replacer dans une perspective régionale, multidisciplinaire et synthétique.

Les problèmes

La plupart des ouvrages traitant de l'histoire précoloniale de la côte est de l'Afrique ne nous paraissent pas avoir satisfait à cette exigence. Deux raisons principales à cet échec: la méthodologie traditionnelle sur laquelle s'est appuyée la recherche et l'approche colonialiste de ceux qui ont entrepris cette recherche. Cette méthodologie est traditionnelle dans ce sens qu'elle ne spécifie expressément ni les problèmes que l'archéologue est censé résoudre ni comment il compte les résoudre. Les recherches devaient, semble-t-il, porter sur le plus de régions possible pour la seule raison que les régions en question n'avaient encore jamais été étudiées. Il n'est donc pas surprenant que, dans cette hâte, les recherches relatives à certains peuplements aient été superficielles, sinon inexistantes.

Dans nombre de cas, on s'est contenté de creuser une ou deux excavations sur une zone de peuplement très étendue, comme en témoignent les rapports et travaux relatifs à ces sites. Les données ainsi recueillies ont ensuite été utilisées pour décrire les types de comportement de la colonie tout entière. Une telle approche est incorrecte parce qu'elle revient à systématiser le comportement humain et que les données obtenues lors de fouilles limitées ne sauraient être considérées comme représentatives de tous les types de comportement observables dans une colonie de peuplement. L'attitude colonialiste à l'égard de l'historiographie ressort tant de la perception que de l'interprétation des données mises au jour. En premier lieu, la culture côtière a été perçue comme un ensemble de traits distinctifs dans les domaines des idées, croyances, structures mentales et valeurs des peuples, dont elle était l'émanation. Cette conception a donné lieu à une interprétation, notamment en ce qui concerne le caractère mouvant et évolutif de la culture, selon laquelle il y aurait eu diffusion de la culture à partir de centres culturels supérieurs situés au Moyen-Orient et au-delà et non apparition d'une culture du fait de l'adaptation d'un peuple à un environnement en mutation. Cette conception traditionnelle de l'histoire des peuplements de la côte orientale

2. Kaya Mudzi Mwiru s'étendait sur 32 hectares, Kaya Singwaya sur 20 hectares et Kaya Bomu sur 24 hectares.

de l'Afrique et de ses abords est illustrée par de nombreux auteurs, comme nous le verrons ci-après.

Selon F. B. Pearce, les colonies de peuplement ont été fondées dans cette région par des Persans et des Arabes, ce dont témoigne ce qu'il appelle le style d'architecture *Shīrāz* et arabe³.

W. H. Ingrams est allé plus loin en suggérant que si les créateurs de ces colonies étaient des Persans, ils appartenaient à la branche chiite de la foi islamique⁴. Plus hardi encore, L. W. Hollingsworth prétend que ces immigrants de *Shīrāz*, donc de Perse, ont été à l'origine de la construction d'édifices en pierre de même que de l'utilisation de la chaux et du ciment, des arts de la sculpture sur bois et du tissage du coton⁵. James Kirkman se prononce également dans ce sens puisque, après avoir visité plusieurs de ces sites, il déclare : « Les monuments historiques d'Afrique orientale appartiennent non pas aux Africains mais aux peuples issus d'un métissage d'Arabes et de Persans arabisés avec des Africains, mais dont la culture est restée totalement distincte de celle des Africains qui les entouraient⁶. » Les conceptions de Pearce et de Kirkman diffèrent sur un point, le premier estimant, contrairement au second, que l'architecture *Shīrāz* ou persane a précédé l'architecture arabe. Neville Chittick ne fait pas exception⁷. Pour lui, non seulement la majorité de ces immigrants étaient venus de *Shīrāz* (*Sīrāf*) pour fonder des colonies dans la région considérée et étaient pour la plupart de sexe masculin, mais il avance même que le système économique sur lequel reposaient ces peuplements était importé de l'étranger : « Les origines de ces civilisations se trouvaient certes sur les terres dont elles dépendaient économiquement, mais ces cités côtières étaient toujours tournées vers le large, vers cette immense zone maritime constituée par l'océan Indien et ses rivages⁸. »

Pour étayer leur thèse de l'origine étrangère des établissements de la région, ces auteurs se sont aussi appuyés sur l'épigraphie, certains documents et des noms de lieux, mais leur argumentation n'en a pas pour autant paru assez solide et convaincante. Par exemple, si deux vestiges épigraphiques du VII^e/XIII^e siècle, portant des inscriptions en persan, ont bien été découverts à Mogadiscio, ils n'apportent pas assez d'éléments pour être vraiment concluants. D'ailleurs, les peuplements établis alors dans cette région étaient déjà florissants à l'époque.

D'aucuns ont également cité des noms ressemblant à des noms arabes ou persans, par exemple *al-Ḳaḥṭānī*, *al-Ḥaḍramī*, etc., et en ont déduit que les peuplements côtiers d'Afrique orientale étaient d'origine arabo-persane. Certains en ont signalé la présence à Mogadiscio et à Tongoni, au nord de la Tanzanie⁹. Il convient de noter ici que les treize noms ou inscriptions provenant de Mogadiscio ont été soumis à un examen minutieux dont il ressort

3. F. B. Pearce, 1920, p. 399.

4. W. H. Ingrams, 1931, p. 133, 153.

5. L. W. Hollingsworth, 1974, p. 39-40.

6. J. S. Kirkman, 1954, p. 22.

7. H. N. Chittick, dans tous ses ouvrages.

8. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 245.

9. Voir E. Cerulli, 1957-1964, vol. I, p. 2-10; B. G. Martin, 1974, p. 368.

que seuls deux d'entre eux mentionnent une population dont on puisse affirmer qu'elle est incontestablement d'origine persane¹⁰. A supposer que l'on puisse examiner le carreau unique de Tongoni dont parle Burton, il est peu probable qu'il soit d'origine persane. Même s'il en était ainsi, il ne suffit pas à prouver que Tongoni était un peuplement persan. Enfin, des documents ont aussi été invoqués à l'appui de la théorie qui attribue une origine persane aux colonies de la côte orientale et de ses abords. De la longue liste dressée par B. G. Martin, par exemple, aucun élément ne paraît convaincant ni ne prouve l'existence de ces colonies avant 1750¹¹.

Dans le souci de déterminer à quelle époque ces étrangers fondèrent ces villes côtières, certains auteurs se sont livrés à l'étude des poteries importées, estimant que c'était le meilleur système de datation. Ils nous ont ainsi appris que Manda a été créé aux III^e/IX^e siècles, Takwa aux X^e-XI^e/XVI^e-XVII^e siècles, Kilwa aux IV^e-V^e/X^e-XI^e siècles¹². Ils n'ont tenu aucun compte des dates scientifiquement obtenues à partir du carbone 14, qui présentent pourtant plus de garanties d'objectivité, parce qu'elles remontent à une époque trop ancienne. De surcroît, ils ont laissé à l'écart les céramiques locales qui peuvent être datées par référence aux céramiques connues des régions voisines ou à l'aide du procédé utilisant la thermoluminescence des corps, laissant ainsi entendre qu'elles ne provenaient pas de ces peuplements et que même s'il en était ainsi, les dates étaient en contradiction avec leurs conclusions préétablies, à savoir notamment qu'il n'y avait aucune colonie dans cette région avant la venue des étrangers de *Shīrāz*, etc. Dans cette dernière hypothèse, on aurait dû par exemple découvrir, dans un certain nombre de sites, des ensembles d'objets étrangers et différents, dans l'ensemble, de ceux qui, d'après les données stratigraphiques notamment, sont caractéristiques de l'endroit. Aucune confirmation de ce genre n'a pu encore être fournie. C'est ainsi que les fouilles de Takwa ont permis d'exhumer plus de cinq millions de débris de céramiques de fabrication locale, mais seulement cinq cents fragments de céramiques importées¹³. Les fouilles de Manda, Kaya Singwaya, Kaya Mudzi Mwiru, Gedi, Kilwa, et celles de Shanga, Mudzi Mwiru et Fungo, entre autres, ont aussi révélé la présence de matériaux de céramique d'origine locale en quantité de beaucoup supérieure aux matériaux importés¹⁴. Dans ces conditions, on voit mal comment une colonie pourrait avoir été établie par des étrangers alors que, d'une part, aucune preuve ne peut être produite, et que, d'autre part, la grande masse des vestiges matériels de cette culture sont ceux d'une population autochtone.

Le deuxième écueil méthodologique sur lequel il convient de s'arrêter est la manière dont ces sites ont été datés pour qu'ils coïncident avec la venue des Arabes et des Persans. A cette fin, toutes les villes côtières ont été datées par référence aux poteries importées, souvent à partir d'un seul

10. J. de V. Allen, 1982, p. 10. Des inscriptions ultérieures indiquent une origine arabe.

11. B. G. Martin, 1974, p. 368 et suiv.

12. J. S. Kirkman, 1954, p. 174-182; H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 235-237.

13. H. W. Mutoro, 1979, p. 68-110.

14. J. S. Kirkman, 1954; H. N. Chittick, 1967; M. Horton, 1981; H. W. Mutoro, 1982a, 1982b.

et unique tesson découvert sur une fouille isolée. La poursuite des fouilles archéologiques sur ces lieux a permis de déterrer d'autres débris appartenant à des périodes encore antérieures.

C'est ainsi que, d'après des poteries importées, le site de Takwa a été daté des X^e/XVI^e ou XI^e/XVII^e siècles. Or, on a également découvert sur ce site des céladons chinois et des monochromes islamiques du V^e/XI^e au VII^e/XIII^e siècle¹⁵. Un certain nombre de questions se posent alors. Selon quel critère la datation a-t-elle été déterminée? Pourquoi les fragments remontant aux V^e/XI^e-VII^e/XIII^e siècles n'ont-ils pas été pris en considération? Fallait-il vraiment négliger les dates obtenues à l'aide de la technique du carbone 14 pour la seule raison qu'elles ne correspondaient pas au schéma de diffusion supposé?

Nous tenons à souligner, à ce propos, que les dates des poteries importées utilisées antérieurement par d'autres chercheurs pour les établissements de la côte orientale de l'Afrique ont été calculées à partir de données incomplètes. Nous avons comparé nous-mêmes toutes les dates établies à partir des poteries importées avec celles qui ont été obtenues par analyse au carbone 14 (par exemple pour les données de la couche 3: +1195 ± 135 à Takwa), nous sommes arrivés à la conclusion qu'il convenait d'être encore plus prudent que par le passé au sujet de toutes les dates de poteries importées. Au même titre que tous les autres articles importés faisant l'objet d'un commerce de luxe tels que verres, perles, coupes à vin, étoffes, etc., les poteries importées peuvent certes nous renseigner sur le mode de vie et l'économie de la société que nous étudions et sur ses rapports avec les populations voisines. Il faut donc en tenir compte pour reconstituer la chronologie d'un site, mais sans négliger d'autres méthodes de datation plus objectives et plus scientifiques, telles que le carbone 14. Même quand leur date est bien établie, les poteries importées ne doivent pas être considérées comme marquant l'époque où ces établissements ont été créés, comme nous avons été incités à le croire.

D'autre part, dans toute recherche sur le terrain, il importe de préciser le procédé utilisé pour la sélection des éléments qui doivent être analysés ou datés. Un vestige unique, provenant d'une ou deux fouilles, ne peut être considéré comme représentatif de tous les tessons découverts sur un site. Il faut voir aussi que ces établissements humains, très modestes à l'origine, peuvent se développer et devenir de plus en plus complexes au fur et à mesure que s'élargit le domaine écologique qu'ils recouvrent. Pour bien saisir l'évolution et les changements culturels intervenus dans ces colonies de peuplement, nous devons donc noter avant tout que les types de comportement des sociétés disparues s'inscrivent dans un ensemble complexe et qu'il faut procéder à un certain nombre de fouilles sur une section étendue de la zone étudiée afin de recueillir des données suffisamment représentatives pour étayer notre effort d'analyse et d'explication. S'il est vrai que les fouilles ne peuvent porter sur l'intégralité d'une colonie, il importe d'explicitement comment nous déterminons les zones à explorer, toutes devant avoir des chances égales d'être choisies.

15. H. W. Mutoro, 1979, p. 111-121.

Le type d'agglomération choisi pour faire l'objet de recherches est également révélateur des préjugés colonialistes de ces auteurs. Il va sans dire qu'ils ont concentré pratiquement tous leurs efforts sur des villes construites en pierre, telles que Manda, Kilwa, Takwa, Mwana, Gedi, etc., qui, comme nous l'avons déjà indiqué, étaient considérées comme fondées par des étrangers. Ils ont ignoré les villes dont le matériau de construction n'était pas la pierre, non seulement parce qu'elles leur paraissaient sans intérêt, mais parce qu'elles n'avaient pas de véritable architecture, dans la pleine acception du terme. Il convient de souligner que des colonies de peuplement sont des systèmes culturels, donc par nature ne sont pas des phénomènes uniformes, et que leur fonctionnement ne peut s'expliquer en fonction d'une variable unique, à savoir la circulation, à travers le temps et l'espace, d'idées transmises par de hauts lieux de culture à des centres culturels de moindre importance. Ils doivent au contraire être étudiés à la lumière d'un large éventail d'événements, qui ne prennent tout leur sens que par rapport à une infinité de variables causales, dont l'influence est interdépendante ou se conjugue en revêtant des formes diversifiées. Il nous appartient donc, à nous chercheurs, d'isoler ces variables causales si nous voulons découvrir quelles étaient leurs relations réciproques. A cette fin, nous devons absolument nous écarter du modèle traditionnel qui glorifie la supériorité raciale des peuples colonisateurs et recourir à un modèle nouveau propre à résoudre les problèmes dans un cadre de référence conçu de manière objective.

Les données avancées pour établir que les colonies de peuplement de la côte orientale de l'Afrique ont été précédées par des étrangers n'étant ni quantitativement ni qualitativement satisfaisantes, il est plus vraisemblable de supposer que les fondateurs de la culture côtière étaient des peuples africains autochtones. La présence de ces populations et leur participation à la fondation de ces colonies sont attestées par les évidences archéologiques ainsi que par les sources documentaires dont nous allons maintenant aborder l'étude.

Les sources

L'archéologie

Bien que, dans cette région, les recherches archéologiques ne soient encore guère avancées, elles ont déjà permis de mettre au jour nombre d'éléments tendant à prouver qu'à différentes périodes historiques la région était peuplée par ce qu'il est convenu d'appeler les sociétés des époques anciennes, moyennes et récentes de l'âge de la pierre. Puis vinrent les populations des époques anciennes et récentes de l'âge du fer. Les fouilles entreprises sur plusieurs sites ont permis de trouver la trace dans la région de peuplements remontant aux différentes périodes de l'âge de la pierre¹⁶. L'un de ces sites,

16. G. Omi, 1982; H. N. Chittick, 1963.



21.1. Fouilles sur le site de Manda.

Mtongwe, dans le sud du Kenya, est actuellement exploré par une équipe de chercheurs japonais de l'Université de Nagoya. Situé à proximité de la route de Kwale, sur la plateforme de Changawe, il couvre un emplacement de 800 mètres de long sur 300 mètres de large, qui comporte trente localités¹⁷. L'analyse détaillée des vestiges d'objets façonnés et des types de comportement des populations qui les ont fabriqués a déjà été faite et déborderait d'ailleurs le cadre du présent chapitre. Il suffit de rappeler qu'on a pu rassembler une collection importante de vestiges culturels attestant tous de la présence dans cette région non seulement d'activités humaines, mais aussi d'établissements humains remontant jusqu'au IX^e siècle de l'ère chrétienne, époque fréquemment évoquée.

Il existe aussi d'amples preuves de la présence de peuplements dans la région aux stades anciens et récents de l'âge du fer. La plus évidente est le site de Kwale, sur la route de Ninango, à quelque 6 kilomètres de l'actuelle ville de Kwale. Les fouilles entreprises sur ce site au milieu des années 60 par Robert Soper ont permis de mettre au jour toutes sortes de poteries et d'éclats de fer, d'outils, etc., témoignant de la présence à cet endroit d'une population à l'âge du fer vers le premier quart du I^{er} millénaire de l'ère chrétienne¹⁸. L'existence de vestiges matériels de culture de la même époque liés à cette dernière a également été signalée à la suite de fouilles ou de l'ex-

17. G. Omi, 1982.

18. R. C. Soper, 1967, p. 1.

ploration de sites en surface dans un certain nombre de régions intérieures et côtières de la République-Unie de Tanzanie et du Kenya. Il s'agit entre autres des montagnes d'Usambara, des collines de South Pare, des colonies kaya de Mijikenda (par exemple Kaya Mudzi Mwiru, Kaya Fungo, Kaya Singwaya, etc.).

C'est ainsi qu'à Gedi, on a exhumé d'une couche sous-jacente aux fondations de la ville une poterie à décor du VI^e/XII^e siècle d'un type particulier, à laquelle le nom de poterie striée a été donné en raison de sa ressemblance avec des tessons de vase noir strié découverts dans des couches supérieures du Grand Zimbabwe. La décoration et le style de ces vestiges sont incontestablement africains, mais ils ont été attribués aux Oromo (Galla) plutôt qu'aux Bantu ou aux Swahili en procédant par élimination et non sur la base de preuves tangibles¹⁹. On a découvert des sites datant du III^e/IX^e siècle tant à Unguja Ukuu qu'à Manda. Pourtant, d'après Chittick, la poterie islamique émaillée de couleur bleue est de loin la plus communément importée, mais malheureusement, aucune statistique ne permet d'établir une comparaison avec la poterie locale²⁰.

La découverte à Nzwani, aux Comores, d'une série de tessons datant probablement de $+430 \pm 70$ montre qu'avant l'arrivée des Arabes, des Afro-Indonésiens s'étaient sans doute établis sur ces îles, encore que l'on ne puisse déterminer s'ils venaient de Madagascar ou d'une colonie du sud de la côte orientale. Cependant, comme Shepherd l'a souligné à juste titre, la dernière hypothèse est plus vraisemblable, étant donné que les Comoriens parlent une langue bantu²¹. De plus, la tradition wa-ngazija (les insulaires) veut que cette population soit venue du continent.

A Kilwa, les deux périodes 1a et 1b (du IX^e au XII^e siècle) qui précèdent la dynastie *Shīrāz* se caractérisent par un matériel culturel homogène, dont des scories prouvant que la population savait travailler le fer, des éléments attestant la fabrication de perles, des débris de poterie et des restes fossilisés de poisson²². Chittick pense pourtant que la poterie témoigne « d'un haut niveau d'habileté technique », et en conclut que Kilwa n'était pas un peuplement autochtone. Une telle thèse ne saurait être retenue sérieusement car non seulement les chroniques ne laissent aucun doute sur le caractère local de la population de Kilwa à l'époque, mais d'autres restes de poterie brun rouge passée au brunissoir ont été retrouvés ailleurs sur la côte, par exemple à Ungaya Ukuu et Manda²³. Le fait qu'il n'y en ait pas trace dans l'arrière-pays ne signifie pas que cette innovation technique n'aurait pas pu apparaître de façon isolée dans les villes côtières. L'hinterland n'a d'ailleurs pas encore été exploré à fond et ce serait préjuger des résultats des recherches à venir que de conclure déjà à l'absence de poterie.

19. J. S. Kirkman, 1954, p. 73.

20. H. N. Chittick, 1975, p. 37.

21. G. Shepherd, 1982, p. 7.

22. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 235.

23. *Ibid.*, p. 237.

Les deux types de poteries caractéristiques de cette période sont des marmites en forme de sac dont le bord ou la partie renflée est ornée d'incisions et des vases brun rouge passés au brunissoir. On trouve aussi des bols peu profonds aux bords rentrés vers l'intérieur. La présence de poteries importées est signalée sous la forme de fragments de pièces persanes décorés au graffite et en étain émaillé²⁴. Il est intéressant de noter qu'il y a une certaine ressemblance entre les décors incisés qui ornent les cols des pots de type I et les poteries des montagnes d'Usambara formant le groupe C qui, sans être datées, sont de toute évidence postérieures à celles de l'époque ancienne de l'âge de fer²⁵. Les recherches archéologiques ont également permis de trouver d'autres objets appartenant à cette période : couteaux, pointes de flèches, hameçons, tubes creux, pointes et clous en fer, perles de cornaline. Comme à Manda, les perles de verre n'apparaissent pas avant le IV^e/X^e siècle²⁶.

A Unguja Ukuu, sur l'île de Zanzibar, la poterie locale la plus ancienne daterait du IV^e/X^e siècle environ ou correspondrait à la première période de Manda²⁷. Bien que Gedi soit censée avoir été fondée au VI^e/XII^e siècle, par conséquent hors des limites chronologiques du présent chapitre, il est intéressant de relever que la quantité de pièces locales de terre cuite dépasse sensiblement celle de la poterie importée, encore qu'elle soit constituée pour une assez grande part de fragments non caractéristiques, donc peu révélateurs. Autrement dit, les pots locaux n'étaient pas émaillés, ne présentaient guère de décors incisés, dentelés ou œuvrés et étaient rarement ornés de couleurs. Les décors linéaires incisés y sont considérés comme propres aux Swahili, aux Wasanya et aux Oromo; les décors creusés en forme d'ongles sont considérés comme d'origine wanyika et les décors œuvrés comme caractéristiques des peuples oromo (galla)²⁸.

La présence d'éléments typiquement africains, à savoir pots à décors nervurés et coupes hémisphériques des niveaux les plus anciens, est incontestée; ce type de poterie date au moins, comme nous l'avons déjà vu, du X^e siècle et ressemble à celle des sites de Zimbabwe et de Mapungubwe, à l'intérieur.

La rareté des poteries striées aux époques postérieures à la fondation de la ville suggère qu'une population indigène vivait sur son emplacement avant l'arrivée des Arabes et que les techniques de poterie locales furent abandonnées, supplantées par les techniques étrangères. Par conséquent, les pièces importées, dont les poteries émaillées (islamiques) de couleur bleue ou verte, ainsi que les poteries émaillées « jaune et noir » et les céladons verts ou bleu et blanc (d'origine chinoise), se font plus abondantes que les céramiques locales après la fondation de la ville²⁹. Les marmites à décor creusé en forme d'ongle ont sans doute une valeur historique dans la mesure où

24. *Ibid.* vol. II, p. 319.

25. *Ibid.*, vol. I, p. 237.

26. *Ibid.*, vol. II, p. 482-483.

27. H. N. Chittick, 1975, p. 37.

28. J. S. Kirkman, 1954, p. 71.

29. J. S. Kirkman, 1954, p. 94.

elles témoignent de migrations de populations. Ces marmites, fabriquées encore de nos jours par les Giriama, ont été découvertes à Gedi. Leur type d'ornementation est aujourd'hui considéré comme propre aux Wanyika³⁰, par opposition aux décors incisés caractéristiques des Swahili³¹.

Les découvertes archéologiques faites tout au long de la côte orientale prouvent incontestablement que, dans tous les cas, des populations autochtones occupaient les zones de peuplement et y avaient développé leur propre civilisation avant l'arrivée des Arabes. Les données actuelles confortent la thèse selon laquelle, en ce qui concerne du moins la partie centrale et le sud de la côte, ces populations appartenaient au groupe bantu.

Les sources écrites

Ces données archéologiques montrant les origines autochtones des colonies de peuplement qui ont existé dans cette région pendant la période considérée sont encore étayées par des sources écrites. La plupart de ces documents sont dus à des auteurs arabes, auxquels s'ajoutent quelques récits fragmentaires en chinois; il est toutefois difficile d'identifier avec certitude les rares noms de lieux qui y sont mentionnés et, partant, d'en connaître l'emplacement. Cette prépondérance des sources écrites arabes est précisément l'une des raisons essentielles qui ont fait si longtemps considérer la côte orientale de l'Afrique comme une colonie arabo-persane ou une sorte d'appendice culturel du vaste monde islamique où les populations locales n'auraient joué qu'un rôle insignifiant. Le tableau qui se dégage d'une lecture attentive et d'une interprétation impartiale des principaux documents de langue arabe diffère toutefois sensiblement de celui qu'ont pu brosser les historiographes de l'ancienne école.

Pour désigner les peuples de l'Afrique orientale vivant au sud du fleuve Juba, les Arabes employaient le terme al-Zandj (ou al-Zindj), dont l'étymologie demeure obscure³². Il ne fait aucun doute que les Arabes et les autres peuples musulmans ont de tout temps désigné sous cette appellation les peuples négroïdes et d'expression bantu vivant sur la côte et dans l'arrière-pays de l'Afrique orientale. Certains mots zandj cités par des auteurs arabes sont indiscutablement d'origine bantu: le géographe Ibn al-Faḳīh (env. 280/902-903) mentionne le premier que le mot désignant Dieu en langue zandj était *l-makludjulu*³³; al-Mas'ūdī (mort en 345/956) en donne la variante *malkandjulu*, tandis que Muṭahhar al-Maḳḏīsī (autour de 355/966) le transcrit *malakui* et *djalui*³⁴. Toutes ces formes dérivent du mot bantu *mkulu* [grand homme] dont le redoublement — *mkulunkulu* — désigne quelqu'un de particulièrement éminent. Le terme qui se rapproche le

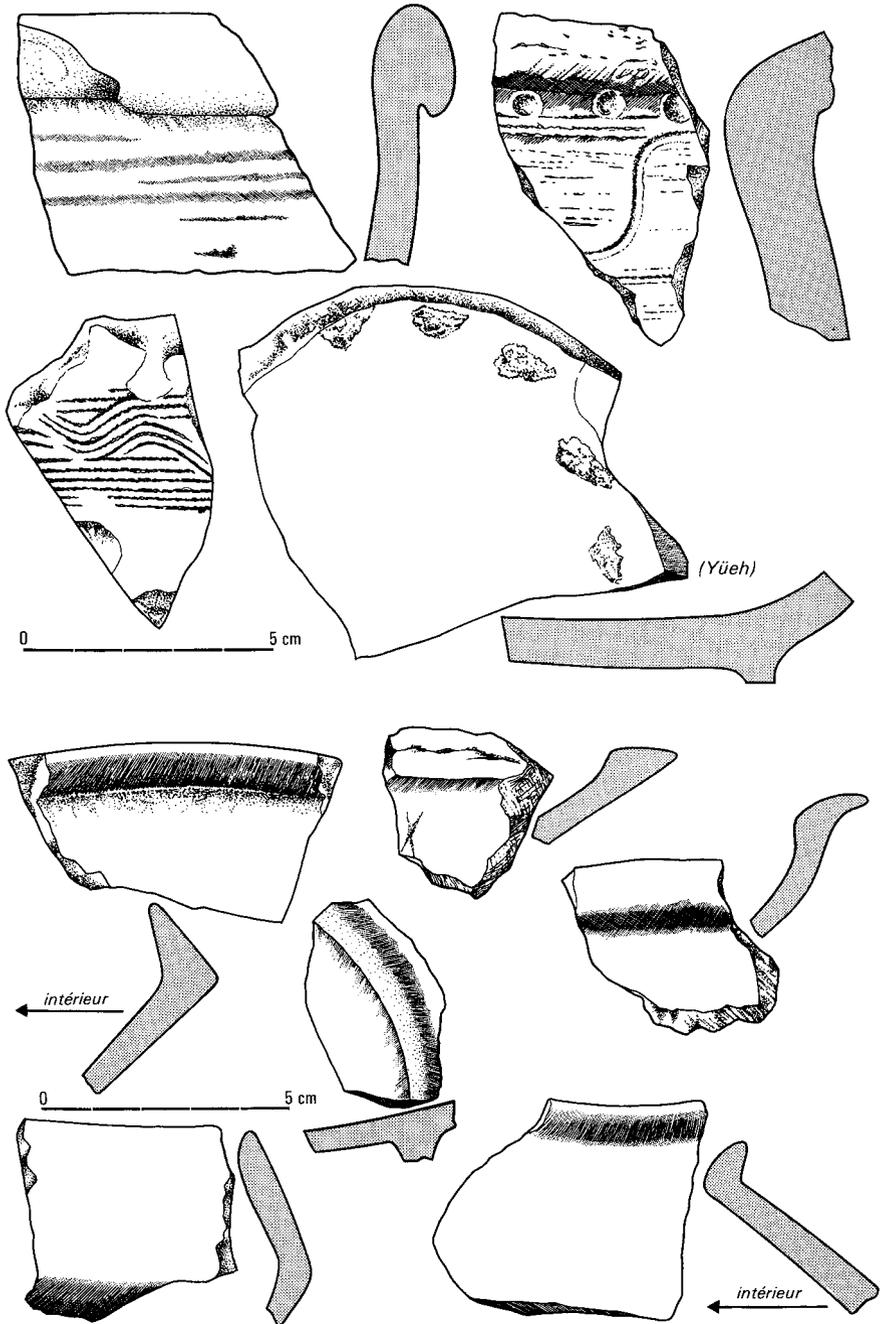
30. Wanyika est un terme général qui désigne le groupe ethnique des Mijikenda.

31. J. S. Kirkman, 1954, p. 75.

32. Au sujet des premières origines connues de ce terme, voir L. M. Devic, 1883, p.15-35; E. Cerulli, 1957-1964, vol. I, p. 233-237.

33. Ibn al-Faḳīh, 1885, p. 78.

34. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p.30; Muṭahhar al-Maḳḏīsī, 1890-1919, vol. I, p. 63.



21.2. Poterie découverte à Mro Deoua, aux Comores. Rangée supérieure : céramique du Moyen-Orient et Yueh. Rangée du bas : céramique rouge de Dembeni.
[Source : P. Vérin.]

plus de cet archaïsme est le mot zulu *unkulunkulu*. L'origine bantu de la langue zandj apparaît tout aussi clairement dans des mots tels que *wafīmī*, qui signifie « rois » ou « chefs » et correspond exactement au bantu/kiswahili *mfalme* (au pluriel, *wafalme*)³⁵, ou encore *inbīla* [rhinocéros] dérivé du bantu *mpela* (*pera* ou *pea* en kiswahili) et *makwandju* [*tamarindus indica*], du kiswahili *mkwanju*. Ces deux derniers termes sont cités par l'illustre savant al-Bīrūnī (mort en 442/1050-1051)³⁶.

Les documents arabes de cette époque — parmi lesquels les abondants récits d'Ibn al-Faḳīh, de Buzurg ibn *Shahriyār*, d'al-Mas'ūdī, d'al-Bīrūnī, et un peu plus tard d'al-Idrīsī — ne font nulle part mention d'établissements ou de colonies de quelque importance peuplés d'immigrés venus de pays musulmans. Ces ouvrages décrivent une côte habitée et, ce qui est encore plus important, contrôlée par la population autochtone zandj. C'est ainsi notamment qu'al-Mas'ūdī, qui visita pour la dernière fois la côte en 304/916-917, insiste sur le caractère non musulman de l'État zandj, tandis que le célèbre récit de Buzurg ibn *Shahriyār* relatant l'enlèvement d'un roi des Zandj par des marchands d'esclaves arabes témoigne lui aussi de l'évolution autonome suivie par les peuples bantu de la côte³⁷. Même la lecture d'un auteur relativement tardif comme al-Idrīsī (mort en 560/1165), qui incorpora dans ses travaux des informations provenant des sources antérieures, donne à penser que, dans tous les établissements côtiers, le pouvoir politique était détenu par des Africains autochtones.

En revanche, tous les documents arabes font état d'un commerce en perpétuelle expansion entre la côte orientale de l'Afrique et les pays situés en bordure de l'océan Indien, ainsi que de fréquentes visites sur le littoral africain de marchands arabes, persans et indiens. Ces échanges n'avaient rien de nouveau, puisque déjà les auteurs grecs et romains de la période précédente avaient décrit les liens commerciaux existant entre les habitants de cette région et d'autres peuples de l'océan Indien³⁸. Nous reviendrons un peu plus loin sur l'importance du commerce international pour l'histoire de la côte orientale de l'Afrique, et sur l'impact de ce commerce sur le développement économique et culturel des peuples africains de cette région.

L'erreur commise par les historiens de l'ancienne école a été de confondre l'existence de relations commerciales avec un établissement permanent et/ou une suprématie politique des étrangers. Du fait qu'à l'époque moderne la colonisation s'est effectuée selon le schéma établissement de liens commerciaux/domination politique/échanges culturels, on a conclu à tort qu'il en avait été de même dans les temps anciens le long de la côte orientale de l'Afrique, sans que le moindre indice vienne étayer cette thèse.

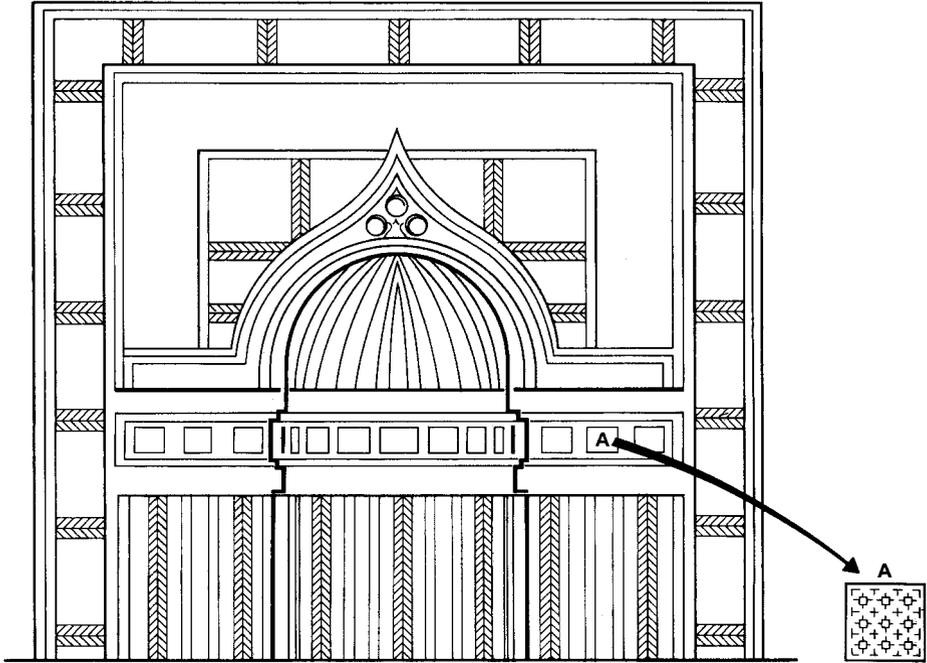
En ce qui concerne la présence permanente d'importants éléments arabes et persans dans les établissements côtiers et le rôle fondateur qu'on leur

35. Al-Mas'ūdī, 1861-1877. vol. 3, p. 6 et 29.

36. Al-Bīrūnī, 1887, p. 100; al-Bīrūnī, 1941, p. 126.

37. Buzurg ibn *Shahriyār*, 1883-1886, p. 50-60; G. S. P. Freeman-Grenville, 1962b, p. 9-13; voir aussi P. Quennell, 1928, p. 44-52.

38. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 22.



21.3. Vieille mosquée *shirāzī* de Domoni Anjouan, aux Comores (XI^e siècle).
[Source : relevé de H. T. Wright, P. Vérin.]

Note relative aux illustrations 21.2 et 21.3.

Depuis que cette étude de F. T. Masao et H. W. Mutoro a été rédigée, des travaux archéologiques importants ont été effectués dans l'archipel des Comores, notamment par H. T. Wright (1984), C. Allibert, A. Argan et J. Argan (1983) et C. Chanudet et P. Vérin (1983).

On est maintenant certain que l'archipel était occupé déjà au IX^e siècle. Les populations des quatre îles fabriquaient une céramique rouge et noir, dite de « Dembeni », qui ressemble à ce qui a été trouvé dans les niveaux profonds de la même époque à Kilwa et à Manda par N. Chittick. Une autre tradition de céramique locale dite de « Majikavo » fait usage d'une décoration à motifs de coquillage *Arca* et présente quelque ressemblance avec des découvertes des sites du nord de Madagascar.

Ces premiers habitants des Comores commerçaient avec l'extérieur, en particulier avec les villes de Siráf et de Sohar, par où sont venues les céramiques orientales yuèh et moyen-orientales (*opaque tin-glazed*), ainsi que du verre et d'autres objets de luxe.

Les Comoriens de la culture de Dembeni connaissaient la métallurgie et pratiquaient la pêche et la culture du riz.

Au XI^e siècle, des changements culturels significatifs ont lieu. Les constructions en pierre apparaissent ; une des plus anciennes mosquées est sans doute celle de Domoni, reconstruite par la suite à maintes reprises.

Une nouvelle céramique moyen-orientale — le sgraffito — apparaît alors ; la poterie majikavo voit ses décors simplifiés et s'appelle « Hanyundro ». Les marmites en stéatite importées de Madagascar paraissent alors courantes. Les pesons à filer montrent une activité de préparation de vêtements.

prête, on ne trouve dans tous les documents relatifs à cette époque qu'une seule indication, d'ailleurs fort ambiguë. Al-Mas'ūdī nous dit que l'île de Ẓanbalū (Pemba) était habitée par un peuple musulman, qui parlait toutefois la langue zandj, et ajoute que les musulmans conquièrent l'île après avoir capturé les populations autochtones. Ce même auteur indique ailleurs que la population de Ẓanbalū se composait de musulmans et de Zandj pratiquant la religion traditionnelle et que le roi était issu du premier groupe³⁹. Il n'affirme nulle part que ces musulmans étaient des Arabes ou des Persans; le fait qu'ils parlaient la langue zandj suggère plutôt qu'il s'agissait d'Africains islamisés d'expression bantou. Quoi qu'il en soit, l'île était habitée par les Zandj avant la conquête musulmane.

Les traditions orales

La troisième grande source pour l'histoire de la côte orientale de l'Afrique est constituée par les traditions orales relatées dans les chroniques locales de Paté, Lamu, Kilwa et quelques autres villes; la plupart de ces chroniques n'ont été rédigées, en kiswahili ou en arabe, qu'au XIX^e siècle. Une version antérieure de la *Chronique de Kilwa* se trouve incluse dans les *Decadas da Asia* de João de Barros qui datent du XVI^e siècle et sont donc plus proches des époques anciennes. On décèle dans nombre de ces traditions un effort visant à tisser des liens entre la dynastie ou la classe régnante et certaines des figures ou des villes illustres de l'histoire du Moyen-Orient. C'est là une tendance caractéristique des traditions orales de presque toutes les sociétés africaines islamisées, qui étoffent inutilement les traditions authentiques en les rattachant aux siècles passés et en les enrichissant des grands noms de l'histoire des premiers temps de l'Islam.

La tradition orale peut utilement éclairer ceux qui étudient l'histoire d'un peuple non encore alphabétisé, mais les historiens ne l'ont pas pleinement exploitée, préférant s'en tenir aux documents écrits. Si la plupart de ces traditions orales sont peu fiables, en raison de l'époque très ancienne qu'elles relatent, elles donnent cependant une indication intéressante sur l'origine des trois groupes de Mombasa (ou Taifa tatu: Wa-Changamwe, Wa-Kilindini et Wa-Tangana), affirmant que les membres de ces groupes étaient les premiers habitants de la région jusqu'à ce que leur souveraineté leur soit confisquée par les souverains shīrāzī au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle⁴⁰.

Jusqu'à présent, la plupart des historiens se sont servis de ces sources pour montrer qu'il y a eu diffusion de la culture et immigration de peuples vers la côte orientale de l'Afrique et que l'histoire et la civilisation de cette côte ont une origine étrangère. Il est donc nécessaire de reconsidérer l'histoire de cette région selon une perspective nouvelle en vue d'identifier les éléments qui, dans la genèse de ces civilisations côtières, sont fondamentalement autochtones et liés au pays. Il ne s'agit pas pour autant de nier tout

39. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 1, p. 205; vol. 3, p. 31.

40. J. S. Trimingham, 1964, p. 14.

apport étranger, étant donné que nous ne sommes pas en présence d'une culture fermée.

Les peuples côtiers

Les géographes arabes divisaient la côte orientale de l'Afrique en trois parties: le pays des Barbares (ou Berbères) (*Bilād al-Barbar*) au nord, le pays des Zandj (*Bilād al-Zandj*) entre le fleuve Webi Shebele et un point de la côte situé quelque part à la hauteur de Zanzibar, et le pays de Sofala (*Arḍ* ou *Bilād al-Sufāla*) au sud. Quant au mystérieux pays de *Wāk-Wāk*, le caractère confus des textes qui le mentionnent ne permet guère de décider si l'on doit le situer plus au sud encore sur le continent africain ou s'il s'agit de Madagascar.

Le pays des Barbares recouvrait à peu près le territoire de l'actuelle Somalie, soit toute la partie nord qui fait face au golfe d'Aden et où se trouve encore aujourd'hui la ville de Berberā et les régions s'étendant au sud du cap Guardafui. Il ne fait guère de doute que les Arabes donnaient ce nom de « Barbares » à l'ensemble des Somali et des autres peuples de la corne de l'Afrique parlant des langues kushitiques. Ces peuples étaient parfois appelés les « Berbères noirs », par opposition aux Berbères d'Afrique du Nord. Ce terme avait déjà été employé avec la même acception dans le *Périples de la mer Érythrée* et par Ptolémée et Cosmas Indicopleustès⁴¹. Bien que certains historiens situent la frontière entre le pays des Barbares et celui des Zandj à la hauteur du fleuve Juba⁴², des indications suffisamment nombreuses montrent que le territoire des Bantu s'étendait au nord jusqu'au Webi Shebele. On trouve aujourd'hui encore des groupes de langue bantu, comme les Shidla, les Shabeli, les Dube et les Elay, dans la vallée intérieure du Webi Shebele, et ceux que l'on appelle les Goshā vivent au nord du Juba. Les habitants de Brava parlent encore de nos jours le chimbalazi, dialecte kiswahili du Nord. Il semble néanmoins que, dès le IV^e/X^e siècle ou le V^e/XI^e siècle, certains groupes somali avaient pénétré dans la partie de la côte comprise entre Mogadiscio et Brava; au milieu du VI^e/XII^e siècle, al-Idrīsī signale déjà l'existence de cinquante villages d'un groupe somali, les Hawiya, sur la rive d'un fleuve qui n'est pas nommé — probablement le Webi Shebele⁴³. Le même auteur cite aussi Merka comme l'une des dernières villes situées sur le territoire des Barbares.

Le pays des Zandj semble avoir suscité plus d'intérêt que toutes les autres régions de la côte, sans doute surtout à cause du commerce florissant que les Zandj entretenaient avec les pays du pourtour de l'océan Indien. Les descriptions des auteurs arabes ne laissent aucun doute quant à l'origine noire des peuples côtiers, même si al-Iṣṭakhḥrī (autour de 340/951) fait état

41. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 22.

42. V. V. Matveyev, 1960.

43. E. Cerulli, 1957-1964, vol. I, p. 41-45.

de « Zandj blancs » vivant dans les régions les plus tempérées de l'Afrique orientale⁴⁴. Peut-être ses informateurs (lui-même n'avait jamais visité l'Afrique) faisaient-ils allusion à certains peuples de langue kushitique des régions montagneuses de l'intérieur dont la peau était plus claire que celle de leurs voisins de race noire.

Les auteurs antérieurs au VI^e/XII^e siècle ne connaissent aucune localité côtière par son nom, à la différence des établissements situés sur les îles voisines. En-dehors de *Ḳanbalū* (selon toute vraisemblance l'île de Pemba) qu'a visitée *Al-Mas'ūdī*, un seul autre toponyme est mentionné par un auteur ancien, *al-Djāḥī* (mort en 255/869), qui divise les *Zandj* en deux branches, les *Ḳanbalū* et les *Lundjūya*, ce dernier terme étant de toute évidence une altération du mot bantou *Ungudja*, qui désigne *Zanzibar*⁴⁵. Le même auteur rapporte également un récit des plus intéressants, dont on ne connaît aucune autre version, concernant une expédition maritime conduite par un prince d'Oman qui atteignit, sans doute à la fin du VII^e siècle, le pays des *Zandj* et dont les membres ont été massacrés par les autochtones.

De tous les auteurs arabes, *al-Idrīsī* est le premier qui donne les noms de plusieurs établissements côtiers du pays des *Zandj* et de *Sofala*. Passée *al-Nadja*, dernière ville du pays des Barbares, il décrit deux établissements situés à la frontière du territoire *zandj*: *Badhūna* et *Ḳarkūna*. Le texte ne permet pas de déterminer avec certitude si ces deux localités étaient habitées par des *Zandj* ou des Barbares, mais indique que la population de *Badhūna* était gouvernée par le roi des *Zandj*. Sont ensuite énumérées — du nord au sud — *Malindi*, *Manbasa* (*Mombasa*), résidence du roi des *Zandj*, et *al-Banās* (ou *al-Bayās*), dernière localité *zandj*, toute proche du pays de *Sofala*. L'emplacement d'*al-Banās* n'a pu être établi de manière définitive, mais il semble qu'il faille le situer quelque part entre *Tanga* et *Sadani*⁴⁶.

Au sud du territoire *zandj* s'étendait le pays de *Sofala*, que les Arabes appelaient *Sufāla al-Zandj* [*Sufala des Zandj*] pour le distinguer de la ville indienne de *Sofala*, située près de *Bombay*⁴⁷. Le pays de *Sofala*, réputé pour son or, était également appelé *Sufāla al-dhahab* [*Sofala d'or*] ou *Sufāla al-tibr* [*Sofala des sables aurifères*]. Bien que certains auteurs tardifs fassent mention de la ville de *Sofala*, les géographes des époques plus anciennes désignaient plutôt par ce toponyme (qui signifie « basse terre » ou « bas-fond ») toute la bande du littoral s'étendant de *Pangani* jusqu'au sud du *Mozambique*. D'après leurs descriptions, les populations de *Sofala* étaient apparentées aux *Zandj* et entretenaient des relations commerciales avec des marchands venant de pays arabes et de l'Inde. L'impression générale qui se dégage du récit d'*al-Bīrūnī* est que *Sofala* était un pays familier où l'on

44. *Al-Iṣṭakhrī*, 1870, p. 36.

45. Voir *al-Djāḥī*, 1903, p. 36; peut également s'écrire *Landjūya* le *la-* constituant la forme archaïque d'un préfixe bantou.

46. Selon *al-Idrīsī* (1970, p. 59), *Mombasa* se trouvait à un jour et demi de voyage par mer d'*al-Banās*. Si l'on considère que la vitesse moyenne des voiliers arabes de l'époque était de 3 nœuds (voir G. F. Hourani, 1951, p. 110-111), les deux cités étaient donc distantes d'environ 108 milles marins (220 km).

47. La ville indienne de *Sofala* se trouvait sur l'emplacement de l'ancien port de *Surparaka*.

se rendait fréquemment, et non une contrée exotique et lointaine. C'était le point d'aboutissement de toutes les traversées, aucun navire ne s'aventurant dans les eaux dangereuses qui se trouvaient au-delà. On notera cette intéressante remarque d'al-Bīrūnī selon laquelle, passé Sofala, l'océan Indien rejoint l'océan occidental (l'Atlantique)⁴⁸.

Les établissements devaient être dispersés le long de la côte et, bien que le *Périple* ne mentionne que Rhapta et Menouthias, il est raisonnable de penser qu'il y eut à l'origine plusieurs petits villages de boue et d'argile qui sont devenus plus tard d'importantes métropoles telles que Mogadiscio, Gedi, Manda, Ḳanbalū et Kilwa.

Dès le III^e/IX^e siècle, la plupart des agglomérations de la côte orientale étaient peuplées par des Swahili. Le nombre d'habitants variait d'une ville à l'autre en fonction de son organisation sociale et de ses activités économiques. Dans les premiers temps, peu de villes étaient construites en pierre, mais lorsque ces peuplements sont devenus prospères, les édifices en pierre se sont multipliés. Les fouilles archéologiques font apparaître que Kilwa et Mafia se caractérisaient par leurs habitations de boue et d'argile, une économie fondée sur la pêche, une poterie locale, des produits dérivés du fer et un commerce local limité⁴⁹.

L'organisation sociale

Le *Périple* fait allusion à des peuples sauvages remarquables par leur stature et organisés de telle manière que chaque localité était placée sous l'autorité d'un chef distinct⁵⁰. Le texte ne faisant mention d'aucune langue, les peuples en question pourraient aussi bien être bantuphones que parler n'importe qu'elle autre langue.

Les colonies de peuplement qui se sont établies sur la côte étaient autonomes et en général indépendantes, leurs liens mutuels oscillant entre l'alliance et l'hostilité. Lorsqu'elles étaient assez puissantes pour exiger un tribut, Kilwa, Paté et Mombasa connaissaient une certaine hégémonie malgré tout instable⁵¹.

Nulle part l'influence musulmane n'est à l'origine de l'apparition de la cité-État. L'émergence de la cité s'inscrit naturellement dans le contexte de l'époque. Il y avait longtemps que ce type de cité-État maritime existait sur la côte éthiopienne et les colonies qui se sont établies sur la côte orientale de l'Afrique ont dû faire fond sur une économie maritime très active et capable de lever redevances et tribut.

Dans les États de Benadir, le pouvoir semble avoir été détenu à l'origine par un conseil de chefs d'une lignée, à Mogadiscio, Brava et Siyu, par exemple, tout au long de l'histoire qui leur est propre, l'un d'eux venant à être considéré comme *le primus inter pares*, mais la plupart des villes côtières

48. Al-Bīrūnī, 1934, p. 122; al-Bīrūnī, 1933, p. 711.

49. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 36.

50. J. W. T. Allen, 1949, p. 53.

51. J. S. Trimmingham, 1964, p. 11.

res avaient un chef, souvent un immigrant arabe ou persan, délibérément accepté, comme à Paté, sans doute parce qu'il n'était pas mêlé aux rivalités de clans⁵².

Le brassage des populations indigènes et immigrantes donna naissance à une société caractérisée par le mélange des races et une économie spécifique. Ce type de collectivité s'est distingué ensuite par une différenciation socio-économique et une stratification en groupes distincts vivant dans un quartier de la ville qui leur était propre (*mtaa*), d'autres groupes étant organisés les uns par rapport aux autres selon une certaine hiérarchie⁵³.

Les auteurs arabes anciens al-Djāhī et al-Mas'ūdī signalent que ces établissements étaient gouvernés par des rois locaux qui étaient apparemment élus et qui avaient leur propre armée.

Spear souligne à juste titre qu'une histoire de la civilisation swahili dans laquelle l'accent est mis sur les racines et la culture arabes se fonde uniquement sur les éléments qui apparaissent au XIX^e siècle. Il est nécessaire d'approfondir les recherches afin de révéler des tranches d'histoire telles que celles qui ont trait aux Sanye et aux Batawi de Paté, qui ont été totalement occultés ou presque par l'évolution ultérieure des sociétés et des traditions. Nous devons nous efforcer de découvrir le sens qu'elles revêtent pour des spécialistes de l'histoire swahili afin d'être à même de les utiliser pour reconstituer notre histoire⁵⁴.

La langue kiswahili

Dans ces colonies ou petites cités côtières, se sont trouvés mêlés, semble-t-il, des peuples différents, la plupart d'origine bantu, ce qui a dû favoriser le développement du kiswahili. Le terme swahili vient de l'arabe *sāhil* (au pluriel, *sawāhil*), signifiant « côte » ; il fut employé tout d'abord pour désigner la région s'étendant de Mogadiscio à Lamu. Le kiswahili (littéralement, « la langue de la côte ») ne se développa que plus tard grâce à l'introduction de plusieurs emprunts arabes et perses qui accompagna l'islamisation progressive des peuples de la côte. Il serait donc plus correct de parler — du moins avant le VI^e/XII^e siècle — du protokiswahili comme de la langue bantu qui servit de base au développement ultérieur du kiswahili. Maints auteurs éminents prétendent que la zone du kiswahili était d'abord située au nord du delta du Tana et le long de la côte de Somalie d'où il s'est ensuite propagé vers le sud⁵⁵.

Les quelques mots zandj que cite al-Mas'ūdī⁵⁶ ne laissent aucun doute quant à l'origine bantu de cette langue. Il est donc probable qu'une forme de protokiswahili était parlée sur la côte ; il ne s'agissait en aucun cas d'un quelconque jargon, car al-Mas'ūdī fait état de l'éloquence de ce peuple parmi lequel on trouvait des orateurs accomplis.

52. *Ibid.*, p. 14.

53. T. Spear, 1982, p. 6.

54. *Ibid.*, p. 19.

55. J. de V. Allen, 1981, p. 323 ; T. Spear, 1982, p. 16 ; 1978, p. 25.

56. Voir ci-dessus p. 637.

Certains auteurs font état de l'existence, entre 800 et 1300, d'environ dix-neuf peuplements établis au nord de Tana, ce qui n'exclut pas la présence au sud d'autres cités telles que Mombasa, Malindi, Zanzibar, Pemba, Kilwa et Kanbalū⁵⁷. Ces cités ont favorisé le développement du kiswahili, dont l'usage s'est propagé lors des migrations qui se sont produites ultérieurement à partir de la zone centrale.

Les données linguistiques recueillies par Derek Nurse ont fait ressortir plus nettement encore l'idée d'une synthèse du kiswahili le long de la côte nord. D'autres études ont établi de façon incontestable que le kiswahili est une langue bantu étroitement apparentée au pokomo et au mijikenda, qui étaient en usage antérieurement sur la côte somali et la côte septentrionale du Kenya. Le kiswahili semble s'être développé dans cette région à la faveur des scissions qui ont progressivement séparé les peuples parlant l'ancienne langue dont le mijikenda, le pokomo et le kiswahili sont issus, cette langue ayant ainsi donné naissance d'abord à des dialectes distincts puis à des langues différentes⁵⁸.

A mesure que la société des cités côtières, dont la langue était le kiswahili, devenait plus complexe et que le commerce se développait, l'interaction avec les négociants arabes s'intensifiait. Le kiswahili s'est ainsi enrichi d'un certain nombre de mots arabes et de caractères arabes. Au IX^e siècle, l'usage de cette langue s'est répandu vers le sud au rythme des déplacements des commerçants venus de Somalie et du nord du Kenya. L'exercice de leurs activités sur la côte orientale a conduit ces commerçants à y créer de nouvelles cités et à entretenir des relations avec les sociétés au sein desquelles ils s'étaient installés. Peu à peu, cette situation a favorisé l'adhésion à l'islam, religion des souverains⁵⁹.

Cette conception va à l'encontre de la thèse avancée par quelques autres historiens selon lesquels les peuples de la côte orientale parlant le kiswahili faisaient partie d'une diaspora arabe, et se seraient dispersés tout le long de la côte au cours des deux derniers millénaires. Ces auteurs soutiennent que la culture swahili est fortement imprégnée de culture arabe, que la langue utilise les caractères arabes, que les édifices de pierre et les mosquées sont construits dans le style arabe, que la religion de l'islam prédomine sur la côte, et que les manières courtoises des Swahili sont entièrement arabes, surtout lorsqu'ils sont mis en contraste avec les cultures africaines du continent.

Le raisonnement selon lequel l'Afrique orientale n'aurait pu avoir une culture novatrice ni connaître un développement historique sans intervention extérieure est foncièrement propagandiste. De même, c'est faire preuve de racisme que de prétendre que la race et la culture sont si étroitement liées que seule une « race » distincte d'immigrants aurait pu propager ces idées nouvelles. Ces historiens n'ont pas su sonder les langues bantu, les croyances

57. J. de V. Allen, 1981, p. 323.

58. T. Spear, 1982, p. 16.

59. *Ibid.*, p. 17-18; T. Spear, 1978, p. 25.

religieuses et les valeurs de la culture swahili, non plus que les structures socio-économiques de la société swahili, pour déterminer si elle avait des racines africaines⁶⁰.

Il ressort de récentes études consacrées à la culture et à la société swahili que l'empreinte des cultures africaines y est beaucoup plus forte que les thèses orientées évoquées plus haut ne le laissent entendre.

La structure grammaticale kiswahili et en grande partie la composante lexicale de la langue sont étroitement apparentées au mijikenda et au pokomo, et la littérature est imprégnée de la tradition orale africaine.

Les formes matérielles que revêt la culture swahili ne présentent aucune analogie avec celles des civilisations d'Arabie ou de Perse. Il n'y a pas de concordances précises entre les édifices de pierre des Swahili et l'architecture proche-orientale, arabe ou perse, permettant de dire que cette dernière en est l'inspiratrice. Au contraire, la construction d'habitations en pierre est apparue à la suite de l'essor économique et du processus de différenciation socio-économique qui sont intervenus sur la côte où elle s'est substituée à l'architecture de boue et d'argile qui y prédominait auparavant⁶¹. L'architecture côtière, si souvent prise pour preuve de la création des centres urbains de la côte par les Arabes, n'utilise aucun matériau qui ne puisse être trouvé localement. Le corail et la pierre calcaire corallienne qui dominent dans les constructions étaient extraits sur place. Le mortier et le plâtre étaient également fabriqués à partir du corail et du gypse locaux.

Même la culture islamique de la côte porte l'empreinte profonde de la religion traditionnelle africaine, avec ses croyances dans les esprits et la possession des esprits, le culte des ancêtres, la sorcellerie et la divination qui se retrouvent dans les traditions islamiques locales, lesquelles coexistent alors avec la tradition plus orthodoxe⁶².

L'Islam

Il semble que l'ampleur et la portée de l'apport musulman aient été exagérées par beaucoup d'historiens, tendance sans doute inhérente au fait que la plupart des documents écrits antérieurs au X^e/XVI^e siècle sont arabes. Des immigrants de l'Islam arrivèrent certes au nord de la côte orientale de l'Afrique dès le II^e/VIII^e siècle et au sud bien avant le V^e/XI^e siècle, mais il faut attendre le VIII^e/XIV^e siècle pour qu'une civilisation côtière proprement islamique, celle des *Shīrāzī*, se différencie des autres sociétés de la côte⁶³.

Pendant longtemps, l'islam resta la religion des seuls immigrants d'Arabie ou de Perse établis dans les cités côtières. Il semble que ces marchands étrangers n'aient pas fait preuve d'un prosélytisme très actif, car le nombre

60. T. Spear, 1982, p. 2.

61. *Ibid.*; P. S. Garlake, 1966, p. 113.

62. T. Spear, 1982, p. 2.

63. J. S. Trimmingham, 1964, p. 11.

des autochtones musulmans demeura assez limité. Progressivement, toutefois, certains éléments de la populations qui se trouvaient dans l'entourage immédiat des immigrants, et avec eux certains Africains engagés dans des relations commerciales avec les étrangers, embrassèrent la religion islamique. Certaines remarques d'al-Mas'ūdī auxquelles il a déjà été fait allusion⁶⁴ suggèrent que l'île de *Ḳanbalū* était habitée par des musulmans parlant la langue des *Zandj*, et l'on admet généralement que l'Islam s'implanta dans les îles de la côte orientale avant de se répandre sur le continent.

Du tableau assez peu précis que les documents donnent de l'expansion de l'Islam, il ressort que, jusqu'au VI^e/XII^e siècle et même plus tard, l'Islam n'était pas encore en mesure d'exercer une influence notable sur la formation et l'évolution des sociétés de la côte. Dans l'ensemble, les populations locales restaient fidèles à leurs cultes traditionnels, comme en témoignent de nombreux auteurs arabes.

L'expansion de l'Islam est étroitement liée au problème des *Shīrāzī*. La tradition orale et, plus tard, les chroniques écrites des Swahili affirment que des marchands originaires du golfe Persique, et notamment de *Sīrāf*, port de l'illustre ville de *Shīrāz* (dans la province de *Fārs* en Perse), se rendirent en Afrique orientale durant les IX^e et X^e siècles, ce que semblent confirmer les céramiques de *Manda* et d'*Unguja Ukuu*⁶⁵. Certaines des céramiques importées ont incontestablement été fabriquées en Iraq, pays qui, en 290/902–903, avait été partiellement conquis par une secte d'extrémistes chiites, les *karmates*, établis principalement dans la région d'al-*Aḥsā* en Arabie, sur les bords du golfe Persique. Bien qu'il n'existe pas de preuve directe, il semble que les *karmates* aient, eux aussi, commercé avec l'Afrique orientale. Divers écrits originaires de *Kilwa* suggèrent que la partie nord du littoral (la côte de *Benadir*) a probablement été colonisée par les *karmates* au X^e siècle. Certaines découvertes archéologiques semblent corroborer la datation traditionnelle liée à l'histoire des *Sept Frères*, laquelle fait partie de la légende du nombre 7 qui serait en rapport avec les *karmates* et permettent de situer la colonisation de la côte entre 174/887 et 312/924⁶⁶. Selon la tradition, il y aurait un rapport entre l'État *karmate* d'al-*Aḥsā* et la fondation des cités-États de *Mogadiscio*, de *Brava*, de *Marka* et éventuellement de l'archipel de *Lamu* et de *Zanzibar*. De même, *Kilwa* aurait été créée à la même époque (X^e siècle) que les villes du *Benadir*. Cette hypothèse ne saurait toutefois être sérieusement retenue parce que *Kilwa* n'a pris une place de premier plan qu'à l'avènement, à la fin du XIII^e siècle, de ce que *Chittick*⁶⁷ considère comme une dynastie originaire du sud de l'Arabie. Deux cents ans au moins se sont écoulés entre la création des villes de la côte de *Benadir* et celle de *Kilwa*, de *Sofala* et des établissements des Comores⁶⁸.

64. Voir ci-dessus.

65. Ces poteries pourraient toutefois avoir été acheminées jusqu'à la côte orientale de l'Afrique, non par les seuls marchands de *Sīrāf*, mais aussi par des navigateurs venus d'autres grands centres de commerce. Voir R. C. Pouwels, 1974, p. 67.

66. *Ibid.*, p. 68-69.

67. H. N. Chittick, 1968*b*.

68. R. C. Pouwels, 1974, p. 70-71; J. S. Trimingham, 1964, p. 3-4.

Considérer les Shīrāzī comme une force sociopolitique est contestable, parce que les commerçants immigrants shīrāzī venus s'établir sur la côte étaient des individus indépendants les uns des autres et non des groupes apparentés. Ils ont naturellement été influencés par la langue bantu, tout en conservant leur originalité par rapport aux Africains. La langue (le kiswahili), comme on l'a déjà souligné, s'est développée sur la côte de Benadir et la communication qui s'est établie entre les colonies en a assuré l'uniformisation dans tous les groupes humains, chacun ayant néanmoins son propre parler. De cette interaction est née une civilisation bantu-islamique façonnée par des éléments arabes et persans mais se distinguant toujours par ses caractéristiques bantu.

L'introduction d'une architecture de pierre très avancée, l'utilisation de la chaux, du ciment et de la charpente, le tissage du coton, des connaissances scientifiques, notamment le calendrier solaire persan, et l'apport de nombreux fruits ont été attribués aux Shīrāzī. D'aucuns prétendent cependant aujourd'hui que les Shīrāzī ne sont pas eux-mêmes à l'origine de ces innovations mais que leur développement s'est accéléré en raison de la prospérité apportée par le commerce. Quelques arbres fruitiers ont dû incontestablement être apportés par les Arabes et les Persans, mais la maçonnerie et la charpenterie de pierre étaient connues sur la côte avant l'arrivée des Shīrāzī.

La tradition orale relative à l'influence perse sur la côte de Benadir est confirmée par le fait que la mosquée Arba^c Rukun de Mogadiscio porte une inscription datée de 667/1268-1269, dédiée à un certain Khusraw ibn Muḥammad al-Shīrāzī⁶⁹; une inscription tombale plus ancienne, datant de 614/1217, porte un nom, al-Nīsābūrī al-Khurasānī, qui suggère également une origine persane⁷⁰. Mais il n'y a guère d'indices permettant de conclure à d'importantes activités qui auraient été menées à l'initiative des Persans au sud de la côte de Somalie. Cependant, il y a des indices qui montrent qu'à partir de l'an 1100 de l'ère chrétienne, des groupes de négociants, issus pour la plupart de mariages mixtes entre des Arabes-Persans et des autochtones de la côte de Benadir, ont commencé à descendre vers le sud et ont introduit la culture arabe islamique dans les îles de Kilwa, Zanzibar, Pemba et Mafia. Ces dernières, ainsi que les villes-États d'Ozi, Mombasa et Malindi, sont restées Shīrāzī tout en gardant des caractéristiques bantu très prononcées jusqu'à la période postérieure à la conquête portugaise⁷¹.

L'architecture

Les édifices de pierre des établissements côtiers semblent avoir d'abord été concentrés au nord du delta de Tana, région désignée par le terme

69. E. Cerulli, 1957-1964, vol. I, p. 9; la prononciation locale du nom est Khisarwa.

70. *Ibid.*, p. 2-3.

71. Voir J. S. Trimingham, 1964, p. 10-11.

Swahilini. Cependant, avant le III^e/IX^e siècle, en maints endroits, la plupart des constructions n'étaient, comme nous l'avons déjà indiqué, que des habitations de boue et d'argile. Les toits étaient à l'image de ceux que l'on voit encore aujourd'hui, recouverts d'une sorte de chaume fait de feuilles de palmier *mwa* ou de *makuti* (palmes de cocotier). Même aux périodes plus récentes, ce type de case a persisté et l'on en retrouve encore de nos jours dans les villes côtières. Il existe un certain nombre de constructions en pierre, aux murs bas, mais il est difficile de déterminer si elles faisaient ou non partie de structures plus vastes⁷².

Maints historiens ont attribué une origine persane et arabe à l'architecture de pierre de la côte. Cette conception orientée est écartée au profit d'une explication plus acceptable. Nous avons déjà souligné qu'aucune région du Proche-Orient ne présente assez de points de concordance précis pour permettre de conclure nettement à une origine persane ou arabe. Toutes les matières premières (calcaire corallien, calcaire, corail, mortier, plâtre) ont toujours été trouvées sur place en abondance et rien n'empêchait qu'un style architectural novateur apparaisse dans le pays. Une certaine influence des négociants étrangers et d'autres immigrants ne saurait néanmoins être rejetée⁷³.

Les activités économiques

L'agriculture

Sur le plan économique, la société côtière était un ensemble homogène de collectivités urbaines et rurales, dont la population était composée en grande partie d'agriculteurs⁷⁴. Certes, elle comptait également des peuples pasteurs, surtout dans le Nord, sur la côte de Benadir. Des écrits chinois remontant au IX^e siècle nous apprennent que les habitants de la côte de Barbara vivaient de la viande, du lait et du sang qu'ils tiraient du bétail. La pratique consistant à boire du sang frais prélevé sur le bétail est encore en usage chez les Masai.

La majorité des Swahili, surtout dans les collectivités relativement petites ou moyennes, mais parfois aussi dans les grandes, étaient le plus souvent des agriculteurs. La coutume rapportée par Ylvisaker selon laquelle chaque année des citadins se rendaient dans l'intérieur du pays pendant trois ou quatre mois pour y pratiquer certaines cultures était probablement plus répandue dans tout le pays swahili à une époque plus ancienne⁷⁵.

Les documents arabes contiennent effectivement quelques indications fragmentaires concernant les céréales et les autres cultures de l'époque. Les principales cultures semblent avoir été le sorgho (*dhurra*) et l'igname dont le nom local, *al-kilārī*, est rapporté par al-Mas'ūdī. Une autre plante comestible

72. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 235.

73. J. M. Gray, 1951, p. 5; P. S. Garlake, 1966, p. 113.

74. J. de V. Allen, 1981, p. 330.

75. *Ibid.*, p. 329.

cultivée par les Zandj et appelée *al-rāsan* a été identifiée comme étant le *colets*⁷⁶. L'alimentation de base des peuples côtiers était complétée par la banane, la noix de coco, le riz, le tamarin, et même, en certains endroits, le raisin; mention est faite aussi de la canne à sucre. On ignore si le miel consommé était le produit d'activités apicoles ou s'il était recueilli dans la nature.

L'écrivain et voyageur chinois Tuan Ch'eng Shin (mort en 863) constate qu'aucune des cinq céréales n'est utilisée à Barbara tandis que Wang Ta-yüan relève que les ignames remplacent les céréales à Zanzibar, et que Fei Hsin trouve étrange que les habitants de Brava cultivent des oignons et de l'ail plutôt que des courges⁷⁷.

Les recherches archéologiques effectuées à Kilwa révèlent que la seule céréale dont on puisse affirmer qu'elle y était cultivée est le sorgho, comme en témoigne la présence sur les lieux de grains carbonisés. Aucun instrument servant à moudre le grain n'a été retrouvé pour les temps anciens alors qu'au cours d'époques plus récentes, des meules tournantes ont été utilisées tout comme elles le sont toujours de nos jours, mais il ne reste aucune trace de ces instruments dans les archives archéologiques⁷⁸.

La pêche et les activités maritimes

Il est évident que les communautés côtières étaient engagées dans de nombreuses activités maritimes: pêche, construction de pirogues, navigation à la voile. Nombre d'auteurs arabes soulignent que les Zandj se nourrissaient surtout de poisson et ajoutent qu'à cet effet ils s'aiguisaient les dents. La pêche était pratiquée tout au long de la côte, mais selon les documents, elle constituait à certains endroits l'activité principale: ainsi à Malindi, dont les habitants exportaient le produit de leur pêche. Il semble que les populations vivant à l'extrême sud du littoral étaient fortement dépendantes, pour leur nourriture, de produits de la mer — poissons, mais aussi tortues et mollusques. Sur certaines îles, les Zandj ramassaient les coquillages pour en faire des parures, et non pour s'en nourrir. Il y avait des pêcheurs de perles au pays de Sofala.

Bien que la pratique de la pêche suppose la capacité de construire des bateaux et la connaissance de la navigation, les auteurs arabes passent sous silence cet aspect de la vie quotidienne des Zandj. Seul Buzurg ibn *Shahriyār* évoque les nombreuses embarcations (*zawāriq*) qui entouraient les navires arabes aux abords de la côte de Sofala. Ce même auteur note que certains des capitaines des navires parcourant l'océan Indien étaient des Zandj, ce qui tend à prouver que les Bantu d'Afrique orientale pratiquaient non seulement le cabotage, mais aussi la navigation en haute mer⁷⁹. Le *Périples* fait

76. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p. 30.

77. P. Wheatley, 1975, p. 93.

78. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 236.

79. Buzurg ibn *Shahriyār*, 1883-1886, p. 54; en revanche, al-Idrīsī (1970, p. 60-61) nie catégoriquement l'existence de bateaux zandj capables d'accomplir de longues traversées.

clairement allusion à l'utilisation du bateau appelé *dau la mtepe*⁸⁰, au I^{er} siècle de l'ère chrétienne, sur la côte de Benadir et l'actuelle côte tanzanienne⁸¹. Outre le *mtepe*, il y avait un autre type de bateau appelé *ngalawa*. Ce dernier est une pirogue assez étroite qui ne serait qu'une embarcation instable et dangereuse pour la haute mer si elle n'était équipée d'un balancier⁸². En-dehors de l'Afrique orientale, on la trouve en Indonésie, en Nouvelle-Guinée occidentale et à Madagascar. La pirogue à balancier simple ou double est courante aux Comores, tandis que seul le double balancier est en usage en Afrique orientale, pas partout et surtout à Zanzibar et dans la partie centrale de la côte tanzanienne.

L'origine du *ngalawa* est controversée. Cependant, d'après certains traits d'ordre linguistique et structurel, ce bateau a dû faire une apparition sur la côte orientale de l'Afrique, probablement aux Comores, après la domination portugaise et l'usage s'en est par la suite répandu dans d'autres régions d'Afrique de l'Est⁸³.

Le bateau cousu *mtepe* et sa variante plus petite *dau la mtepe* sont cependant beaucoup plus anciens. Ils ont longtemps sillonné la côte mais ont aujourd'hui tous disparu, à l'exception de quelques spécimens conservés dans les musées. Leur origine est également controversée. Sur le plan linguistique, il semble que le *mtepe* soit propre à l'Afrique orientale, mais des éléments d'ordre structurel donnent à penser qu'il s'agirait d'un prototype indien adapté par les Perses et les Arabes⁸⁴.

Les murs d'une habitation faisant partie des ruines de Gedi portent une inscription représentant indiscutablement un *mtepe*, daté provisoirement du XV^e ou du XVI^e siècle. D'autres inscriptions murales découvertes à Kilwa, Songo Mnara et Ungwana datent de périodes situées entre le XIII^e et le XVIII^e siècle⁸⁵. Ces décorations visent peut-être à souligner le rôle prépondérant des transports maritimes et par conséquent du commerce pour la prospérité des colonies. Le *mtepe* et le *dau la mtepe* sont tous deux représentés sur ces inscriptions. On en trouve également à Farkwa et à Fort Jésus⁸⁶.

L'élevage

Si la pratique de l'élevage est attestée depuis des temps très anciens au nord du fleuve Juba, la situation au sud demeure mal connue. Al-Mas'ūdī rapporte que les *Zandj* élevaient des bœufs qu'ils montaient (à l'aide d'une selle et de rênes) lors des combats — le *mfalīmī* disposait d'une « cavalerie » de 300 000 guerriers — tandis que Buzurg mentionne l'éle-

80. *Mtepe*: canot à couture répandu sur toute la côte, mais plus particulièrement au centre et au sud de la côte orientale.

81. J. I. Miller, 1969, p. 168.

82. A. H. J. Prins, 1959, p. 205.

83. *Ibid.*, p. 205-210.

84. *Ibid.*, p. 210-213.

85. *Ibid.*, p. 211; P. S. Garlake, 1966, p. 197.

86. P. S. Garlake, 1966, p. 197, 206.

vage d'ovins et d'autres animaux domestiques⁸⁷. En revanche, al-Idrīsī souligne expressément l'absence de bêtes de somme ou de bétail chez les peuples de la côte orientale et il n'est pas fait mention de l'élevage chez les autres auteurs arabes⁸⁸. On sait que les régions côtières de l'Afrique orientale sont, de nos jours, infestées de mouches tsé-tsé qui les rendent impropres à l'élevage du bétail; mais il n'est pas impossible qu'à des époques plus anciennes certaines zones aient échappé à ce fléau et que l'élevage ait pu s'y pratiquer⁸⁹.

La chasse

Bien que la chasse ait sans doute constitué une activité économique de base, sa pratique n'est attestée que par de rares témoignages directs. Les auteurs arabes se sont surtout intéressés à la chasse à l'éléphant, et ils ont fourni certains détails sur les techniques employées, notamment l'usage de substances toxiques pour empoisonner, soit les points d'eau fréquentés par les éléphants (al-Mas'ūdī), soit la pointe des armes de chasse (al-Bīrūnī). On chassait aussi le léopard (*al-numūr*), le lion, le loup (probablement le chacal) et le singe. La chasse avait surtout pour objet de fournir des produits d'exportation (ivoire, peaux) mais, bien qu'aucune mention ne soit faite d'activités de chasse entreprises à des fins alimentaires, on peut penser que la chair du gibier (éléphants notamment) devait être consommée.

L'exploitation des minerais

De tous les minerais, c'est surtout l'or qui retient l'attention des auteurs arabes, pour qui Sofala comptait parmi les plus fameuses régions aurifères du monde connu. Bien que, selon al-Idrīsī, l'or provenait des villes côtières de *Djāṣṭa* et de *Daghūṭa* (dont les emplacements n'ont pu encore être identifiés, mais se situent vraisemblablement sur la côte du Mozambique), il ressort de toutes les autres sources écrites que les principales mines d'or de Sofala se trouvaient dans l'intérieur des terres, les établissements côtiers n'étant que de simples ports d'exportation. Al-Bīrūnī signale que l'or exploité à Sofala se présentait sous la forme de grains; le même type de minerai a été découvert dans le complexe archéologique du Grand Zimbabwe.

Les habitants de la côte orientale n'utilisaient pas l'or comme moyen d'échange universel, mais ils étaient tout à fait conscients de sa valeur comme monnaie et comme bien exportable. Les populations locales attachaient toutefois davantage de prix au fer et au cuivre: al-Mas'ūdī rapporte que le fer servait à la confection des parures, de préférence à l'or ou à l'argent.

87. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p. 6-7; Buzurg ibn *Shahriyār*, 1883-1886, p. 151.

88. Al-Idrīsī, 1970, p. 60.

89. H. N. Chittick (1977, p. 188) soutient à tort que les peuples pratiquant l'élevage du bétail (et l'utilisant comme montures) mentionnés par al-Mas'ūdī étaient de souche éthiopienne (kushitique). Toutefois, l'ensemble du contexte des différents passages où il est question du bétail renvoie indubitablement aux *Zandj* noirs vivant dans la partie sud du littoral.

Le principal témoignage concernant l'exploitation du fer nous est fourni par al-Idrīsī, qui note que les grands centres de production étaient Malindi et Mombasa au nord, et Djanṭāma et Dandāma au sud⁹⁰. Le fer serait devenu l'un des principaux produits exportés par ces cités, et leur première source de revenus. Rien ne permet de mettre en doute le récit d'al-Idrīsī, mais ses affirmations posent un problème. Aucun fourneau servant à la fonte du fer n'a été découvert à ce jour dans les environs de Mombasa ou de Malindi⁹¹; de plus, les autres auteurs arabes ne font aucune mention du travail du fer ou de la production d'outils et d'armes de ce métal, activités qui seraient normales dans une région riche en fer. Cela ne signifie pas, naturellement, que ces activités étaient inconnues sur la côte, mais il semble qu'elles aient gardé un caractère plutôt local et des proportions modestes. C'est ce qu'al-Idrīsī laisse entendre lorsqu'il note que, malgré leur nombre important, les habitants du pays des Zandj ne possèdent que peu d'armes⁹². Seules de nouvelles recherches archéologiques permettront de résoudre cet important problème. »

Les activités commerciales

La côte orientale de l'Afrique est l'une des rares régions de l'Afrique subsaharienne qui ait noué très tôt des relations commerciales régulières avec le monde extérieur⁹³. L'apparition, dès le VII^e siècle, d'un puissant empire islamique au Moyen-Orient vint considérablement stimuler le développement des activités commerciales dans l'océan Indien, y compris sur la côte orientale de l'Afrique. L'existence dans les pays islamiques d'un marché en perpétuelle expansion pendant la période considérée offrait de nouveaux débouchés aux exportations des établissements côtiers. Parallèlement à l'accroissement en volume des échanges, de nouveaux produits vinrent s'ajouter aux exportations traditionnelles, contribuant ainsi à la diversification du commerce et à la spécialisation des différentes villes de la côte. C'est le commerce également qui favorisa l'essor d'une ville au détriment d'une autre, selon qu'elle était ou non un centre de commerce florissant. Le rythme des migrations et des échanges semble s'être intensifié aux IX^e et X^e siècles. C'est à cette époque que des villes côtières commerçantes telles que Mogadiscio, Marka, Brava, Mombasa, Manda et Unguja Ukuu ont été fondées et se sont développées. Telle ou telle ville connaissait tour à tour la grandeur et la décadence selon les caprices du commerce; une génération construisait d'élégants édifices de pierre, la suivante revenait aux habitations d'argile ou de torchis. Mais, au cours de la période à l'étude (VII^e-XI^e siècles), les seules cités importantes furent

90. Al-Idrīsī, 1970, p. 59-60, 68-69.

91. Il est, bien entendu, possible qu'al-Idrīsī ait voulu plutôt désigner par Malindi la région de Manda, où les archéologues ont trouvé des scories provenant de la fonte du fer.

92. Al-Idrīsī, 1970, p. 61.

93. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chap. 22.

peut-être Manda dans l'archipel de Lamu, et *Ḳanbalū*. Les autres paraissent n'avoir atteint leur apogée qu'après le XI^e siècle⁹⁴.

Le commerce et les échanges qui se sont développés autour des cités côtières peuvent être divisés en trois catégories: le commerce avec les étrangers, le commerce entre les établissements côtiers et le commerce avec l'intérieur des terres.

Le commerce avec les étrangers

Arabes, Persans, Indiens et Indonésiens furent attirés vers les villes côtières par le commerce d'articles nombreux et variés, dont les plus importants étaient l'ivoire, les écailles de tortue, l'ambre gris, l'encens, les épices, les esclaves, l'or et le fer. Sans détenir la preuve de l'existence d'échanges directs, on sait que certains produits africains étaient connus et recherchés en Chine à l'époque Tang (618-906). La côte orientale de l'Afrique était réputée posséder d'abondantes réserves d'ambre gris, lequel fut introduit en Chine vers la fin du règne de la dynastie Tang⁹⁵. Au VII^e siècle, l'essence de storax, le écailles de tortue provenant de Barbara, le sang-de-dragon (résines de *dracaena schizantha* et de *d. cinnabari*) et l'aloès (suc de la plante) comptaient au nombre des produits exportés vers la Chine⁹⁶. Les auteurs chinois du IX^e siècle relèvent également que les habitants de Barbara avaient coutume de vendre leur population féminine à des négociants étrangers. Plus tard, Chai Tu-kua raconte comment des sauvages au corps de laque noire de Kumr Zangi (Zanzibar) étaient capturés après avoir été attirés avec de la nourriture⁹⁷. Selon al-Idrīsī, les Arabes d'Oman attiraient également des enfants en leur offrant des dattes et les enlevaient pour en faire des esclaves⁹⁸. Le récit bien connu de Buzurg ibn *Shahriyār* relatant l'enlèvement du roi des *Zandj* nous fait découvrir un autre stratagème utilisé pour capturer des esclaves⁹⁹.

Un problème d'interprétation se pose en ce qui concerne la traite des esclaves. Il n'existe — pour la période comprise entre le VII^e et le XII^e siècle — pratiquement aucun témoignage direct écrit attestant l'existence de ce trafic le long de la côte orientale de l'Afrique. Les récits auxquels nous venons de faire allusion montrent que l'on se procurait des esclaves en capturant ou en enlevant des autochtones plutôt qu'en les achetant. Or cette méthode, qui n'est guère efficace à long terme et ne saurait être employée que d'une manière occasionnelle, ne pouvait fournir qu'un nombre limité d'esclaves; il est hors de question d'en faire un usage régulier ou prolongé sans provoquer l'hostilité des populations côtières et compromettre le développement de relations commerciales normales.

94. T. Spear, 1982, p.5; G. Shepherd, 1982, p.7-10.

95. P. Wheatley, 1975, p.105; J. Kirkman, 1954, p.95.

96. P. Wheatley, 1975, p.105.

97. *Ibid.*

98. Al-Idrīsī, 1970, p.61.

99. Buzurg ibn *Shahriyār*, 1883-1886, p.51-60.

Cependant, des « esclaves zandj » étaient employés en masse à des travaux d'irrigation dans le sud de l'Iraq, et prirent la tête de la fameuse révolte d'esclaves du IX^e siècle. Cela donne à penser que les pays islamiques étaient régulièrement approvisionnés en esclaves provenant d'Afrique orientale¹⁰⁰.

Une solution possible à cette apparente contradiction serait que, pour une raison inconnue, le terme « Zandj » aurait été appliqué indifféremment à tous les esclaves noirs employés dans le sud de l'Iraq, ceux-ci étant cependant originaires de régions diverses — d'Éthiopie, de la corne ou d'autres régions de l'Afrique, y compris d'Afrique orientale. Cela ne signifie pas que la traite des esclaves était totalement inexistante sur la côte orientale de l'Afrique; elle était certainement pratiquée, mais dans des proportions assez modestes, puisqu'elle a échappé à l'attention des auteurs arabes, qui énumèrent de manière très détaillée les différentes marchandises importées et exportées, mais ne mentionnent pas le trafic des esclaves.

Dès les temps anciens, les ports d'Afrique orientale étaient connus pour leurs exportations, dont la grande masse était formée des produits naturels traditionnels: l'ivoire, acheminé jusqu'en Chine, l'ambre gris, les peaux de léopard et l'écaille de tortue. L'or commença à être exporté depuis les régions du Sud au IV^e/X^e siècle; deux siècles plus tard, al-Idrīsī mentionnait le fer comme la principale exportation de nombreuses villes côtières. La côte de Benadir était réputée pour ses exportations d'encens, de parfums et d'huiles aromatiques telles que le baume et la myrrhe.

En ce qui concerne les importations, les principaux articles cités par les documents arabes et chinois sont les poteries (islamiques et chinoises), les étoffes, les perles et le verre. Au début du XII^e siècle, des immigrants du sud de l'Asie qui s'étaient installés quelques siècles plus tôt dans le nord de Madagascar et aux Comores exportaient des récipients en stéatite vers Kilwa, Manda et des contrées plus lointaines¹⁰¹.

À Kilwa, des fouilles de la période prédynastique (probablement de la fin du VI^e/XII^e siècle) révèlent que, parmi les objets importés (poterie islamique, perles de verre), la proportion de verre par rapport à la poterie étrangère est supérieure à ce qu'elle sera au cours des périodes suivantes. On a trouvé non seulement des perles de verre, mais aussi des perles de cornaline venant de Cambay, aux Indes. Quant à la poterie importée, la plus ancienne est la poterie islamique, qui consiste en un fin engobe recouvert d'une couche d'émail marbré (sgraffite). Ce type de céramique est caractéristique de l'Islam et on la trouve entre le IX^e siècle à Samarra (en Iraq) et le début du X^e/XVI^e siècle. En Afrique orientale, le sgraffite est sans doute plus spécifiquement caractéristique du VII^e/XIII^e siècle¹⁰². Cette catégorie de céramique est aussi la moins courante qui ait été découverte. Celles qui représentaient la plus grande masse des importations étaient, surtout à Gedi, la faïence bleu et vert, ainsi que la porcelaine de Chine jaune et noir, vert céladon et bleu et

100. Voir le chapitre 26 ci-dessous.

101. G. Shepherd, 1982, p. 15.

102. P. S. Garlake, 1966, p. 53.

blanc¹⁰³. Au ve/XI^e siècle, Duyvendak rapporte que les Chinois exportaient principalement de l'or, de l'argent, du cuivre, des pièces de monnaie, de la soie et de la porcelaine. Des pièces chinoises ont été retrouvées au long de la côte. Elles ont continué d'arriver en Afrique orientale jusqu'au VII^e/XIII^e siècle¹⁰⁴.

Le commerce entre les établissements côtiers

Les grandes villes étaient en général davantage orientées vers le commerce maritime avec l'étranger que les petites, qui vivaient en grande partie de l'agriculture et de la pêche. Cependant, il y a lieu de supposer que les interactions entre établissements étaient fréquentes. Nous ne disposons guère d'éléments de nature à confirmer l'existence d'échanges entre établissements côtiers durant la période à l'étude, mais certains textes mentionnent un courant d'échanges entre Kilwa et d'autres villes importantes telles que Manda¹⁰⁵.

Des fouilles entreprises récemment à Manda ont permis de conclure à l'absence de perles de verre dans cette cité au cours des IX^e et X^e siècles, tout comme à Kilwa. Ni Manda ni Kilwa ne semblent avoir eu d'importants échanges avec l'intérieur du pays. Les perles de verre datant d'une période ancienne sont donc extrêmement rares dans les régions de l'intérieur¹⁰⁶.

Le commerce avec l'intérieur des terres

La question cruciale de savoir si des contacts ont été établis aux époques anciennes entre les établissements côtiers et l'intérieur des terres n'est pas encore résolue. Une absence totale d'échanges est inconcevable, mais aucun indice sérieux — et, dans ce cas, seule l'archéologie peut nous en fournir — n'a été découvert à ce jour. Seule la côte de Sofala semble avoir entretenu des relations commerciales de quelque envergure avec l'intérieur : la majeure partie de l'or exporté par ce pays provenait de la région correspondant à l'actuel Zimbabwe. Il serait toutefois prématuré de conclure qu'à ces époques reculées les peuples côtiers s'étaient aventurés très loin dans l'intérieur des terres.

Sans doute n'y avait-il pas, à proprement parler, de liaison commerciale avec des contrées lointaines ; tout au plus peut-on imaginer que des biens provenant de régions éloignées étaient transmis d'un peuple à un autre à la faveur de trocs successifs, sans jamais être acheminés par caravanes comme cela fut le cas au XIX^e siècle. Il est probable que les villes côtières s'approvisionnaient en produits agricoles auprès des populations voisines de l'arrière-pays immédiat. En échange de ces produits ainsi que de l'ivoire et des peaux de bête, les paysans recevaient du poisson séché ou des perles. Il est probable aussi que les habitants de l'arrière-pays apportaient leurs produits dans des

103. J. S. Kirkman, 1954, p. 94 ; 1966, p. 18-19.

104. G. S. P. Freeman-Grenville, 1959, p. 253.

105. H. N. Chittick, 1974, vol. I, p. 236.

106. *Ibid.*, p. 483.

villes ou sur des marchés situés non loin de la côte. Ces contacts n'ont pas laissé de traces durables; les poteries trouvées sur le littoral ne présentent aucun caractère commun avec celles de l'intérieur.

Conclusion

Au cours de la période considérée, la côte orientale de l'Afrique a vu s'amorcer un certain nombre de processus historiques qui ne prirent leur plein développement qu'après le XII^e siècle. Mais c'est probablement à cette époque que furent jetées les bases d'une culture africaine à partir de laquelle allait ultérieurement s'épanouir la riche civilisation swahili. L'essor du commerce entre pays de l'océan Indien commença à influencer sur le développement politique et social des peuples côtiers de langue bantu. Dans un premier temps, l'impact fut surtout sensible dans le domaine économique, certains établissements côtiers s'ouvrant davantage au commerce avec l'étranger; progressivement, la politique, la culture et la religion furent imprégnées par les valeurs apportées par les immigrants venus des pays islamiques. La première région qui se trouva exposée à ces influences extérieures fut la partie de la côte s'étendant au nord du fleuve Juba; au cours des siècles suivants, de nouvelles vagues de migrants, parties de ce foyer initial, vinrent propager dans le Sud la nouvelle culture issue de ce brassage. Dans le même temps, l'ensemble des immigrants — qui ne furent jamais très nombreux — subissait l'influence de la civilisation bantu. Le résultat le plus remarquable de ce processus d'échanges et d'assimilation réciproques fut l'émergence de la langue et de la culture swahili, synthèse des acquis africains et des apports orientaux.